

LE PÈRE PEINARD



Réflexes

HEBDOMADAIRES
d'un

GNIAFF

ABONNEMENTS
FRANCE

Un An.... 6 fr.
Six Mois... 3 fr.
Trois Mois. 1 fr. 50

BUREAUX : 4^{bis}, rue d'Orsel, Paris
OUVERT DE 9 HEURES DU MATIN A 6 HEURES DU SOIR
Adresser toutes les Correspondances à l'Administrateur

ABONNEMENTS
EXTÉRIEUR

Un An..... 8 fr.
Six Mois..... 4 fr.
Trois Mois... 2 fr.

LA GRANDE FOIRE MUNICIPALE

Ouvrons l'œil, les Parigots!

GUERRE aux RATICHONS CHABANAIS A SAINT-DENIS



LA FOIRE MUNICIPALE

Ohé, parisiens, mes frères, savez-vous bien que dans quinze jours il nous faudra renouveler la collection de volatiles que nous engraissons à l'Hôtel-de-Ville ?

Nom de dieu, ça n'a pas l'air de vous émotionner bien fort.

En effet, à part les candidats qui se remuent et font du bouzan, autant qu'une mouche dans une bouteille, personne ne s'occupe de la foire électorale.

Cré pétard, c'est pourtant pas les candidats qui manquent ! Y en a pour tous les goûts : ce fumier sort de tous les coins, jamais on n'en avait vu pareille chiée.

Mais voilà, les bons bougres commencent à avoir plein les fesses de ces mau-

dités votalleries qui se renouvellent tous les quatre ou cinq ans, sans jamais rien changer à notre situation.

Depuis qu'on use du Muselage Universel, on a essayé de tous les candidats possibles et imaginables. Toutes les couleurs de l'arc-en-ciel y ont défilé. Ça n'a fait ni chaud ni froid, nom de dieu, car le meilleur ne vaut pas tripette ! Après comme avant, on s'est trouvé dans le pétrin, — et on y est encore.

Pour lors, ce coup-ci, faudrait qu'on soit bougrement pochetée pour espérer être plus bidards. Y a pas de merles blancs chez les candidats. Or donc, ceux qu'on aura la gnolerie de nommer truqueront kif-kif les anciens : ils feront chouette-ment leur beurre et se rouleront les pouces en reluquant avec amour le gonflement de leur bedaine.

Quant à leurs promesses, ça ne les gênera pas plus que leur première crotte.

Mais, si vous le voulez, les camaros, faisons une supposition : imaginons que dans le tas d'ambitieux qui se foutent en ligne, on découvre un honnête bougre.

D'abord, comme il ne serait pas fricoteur, il ne saurait pas embobiner les votards influents du quartier : y aurait des chances pour qu'il reste sur le carreau.

Mais, passons... Supposons-le veillard : il est élu !

Fier comme un poisson qui a trouvé une seringue, il s'en va à la Volière Municipale. Ah, nom de dieu, c'est lui qui n'en démarera pas : il va faire son devoir jusqu'à la gauche, il va s'occuper du peuple.

Va te faire lan laire ! Il n'est entouré que de fripouilles. On le reluque de travers. Voilà qu'il monte au dégueuloir, tout le monde décanille et il jaspine devant les banquettes. Le lendemain, les quotidiens le débinent et le traitent de cruchon.

De ce jour, le malheureux ne peut pas faire un pas, sans qu'un bon ami lui foute un croc en jambes. On l'asticotte tellement, qu'au bout d'une quinzaine, l'élu honnête a plein le cul de son honnêteté.

Ou bien il se laisse envahir par la pourriture, et devient aussi crapule que les autres ; ou bien, pour avoir un brin de tranquillité, il est forcé de taire son

bec et il reste à son poste, sans faire de pétard, se contentant de bouffer ses appointements.

Une autre supposition : imaginez l'impossible, c'est-à-dire que c'est tout juste le contraire qui est arrivé : le cipal honnête est monté au déguculoir, il a fait un pallas mirobolant et a emballé ses copains, à tel point que dans un moment d'enthousiasme il leur a fait voter une réforme espatrouillante :

C'est une ordonnance sur les richards, pour remplacer celle de Lozé sur les chiens : En conséquence, à partir du 1^{er} avril, les sergots devront agricher tous les richards, les raticions, les patrons, (en un mot toute la vermine qui vit aux crochets du populo,) qu'ils rencontreront dans les rues, et les conduire à la fourrière où on leur serrera le kiki illico.

Vous croyez qu'un tel flanche passerait comme une lettre à la poste ?

Tralala, mistenflutte ! Le conseil cipala beau voter tout ce qu'il veut, il n'est pas le maître. Faut encore que la gouvernance donne son consentement. Et dame, faudrait être couillon comme la lune pour espérer que les grosses légumes donneront leur approbation à quelque chose qui leur sera malsain.

De ce que je viens de dégoiser, il est facile de conclure qu'espérer une amélioration à notre triste sort par les micmacs légaux, c'est se foutre le doigt dans l'œil jusqu'au coude.

Or donc, au lieu d'aller, comme des troupeaux d'andouilles, porter un torchecul dans les tinettes électorales, il serait bougrement plus pratique de nous en essayer le troufignard.

Ah, nom de dieu, en attendant le grabuge final, ce serait le plus beau coup de pied que l'on puisse foutre aux fesses de la gouvernance.

C'est qu'en effet, les grosses légumes la trouveraient rudement mauvaise.

Nous ne nous rendons pas assez compte que si on nous gouverne, c'est parce que nous sommes assez niguedouilles pour y donner notre assentiment.

Si on refusait notre consentement aux jean-foutre de la haute, comment feraient-ils ?

« Ils s'en passeraient, » qu'on va me répondre.

Ben oui, mais voilà le hic : c'est pas si facile à faire qu'à dire !

Eh, les bons bougres, faut bien se fourrer dans le siphon, que si les dirigeants nous font voter, c'est pas pour nos beaux yeux, ni pour leur plaisir, mais bien parce que ça leur est tout-à-fait nécessaire.

Le principal turbin des conseillers cipaux, de même que des bouffe-galette de l'Aquarium, est de voter les impôts, afin que nous crachions notre belle galette sans rechigner.

Le jour où nous refuserons carrément d'aller aux urnes, la mécanique se détachera, kif-kif un vieux moulin à poivre dont l'engrenage est édenté.

Quand on vote, même pour un candidat révolutionnaire pur sang, ça implique qu'on trouve la guinbarde sociale mal

dirigée, mais que, malgré ça, on ne tient pas à la foutre à cul.

Le jour où on refuse de voter, ça a une signification bougrement plus sérieuse : ça veut dire qu'on a soupé de pousser à la roue de la grande carriole, et qu'au lieu de continuer, on est tout à fait décidé à y foutre des bâtons entre les jantes, et à la culbuter s'il y a mèche.

Le distinguo est famineux, mille bombes !

C'est justement ce distinguo dont les jean-foutre de la haute ne veulent rien savoir.

Ce qu'il leur faut, c'est qu'on vote ! Pour n'importe qui ou pour n'importe quoi, pour un rhinocéros ou pour un lapin, ils s'en tamponnent le coquillard ; Mais, faut voter !

* *

Eh foutre, nous ne sommes pas du même avis !

Pour ce qui est de bibi, je trouve dégueulasse qu'on vote : que ce soit pour un socialo ou pour un réac, j'y fais pas de différence !

Cré pétard, voilà ce que je voudrais pouvoir gueuler sur les toits.

Mais, voilà le hic, les toits sont hauts et les bons bougres qui se baladent dans les rues ne lèvent guère le nez pour reluquer les girouettes.

Heureusement, y a mèche de biaiser : de même que faute de grives, on bouffe des harengs saurs ; de même faute des toits, je vas user du murailles.

Eh oui, nom de dieu ! Et voici comment :

A l'occase des élections municipales, je vas me fendre d'une affiche au Populo, ouisque j'expliquerai en deux temps et trois mouvements, que la foire électorale est de la roulure, et que les prolos doivent s'en garer pire que des choléra.

Afin que les jean-fesse ne me cherchent pas pouille, et aussi pour que les frangins puissent placarder les affiches sans avaros, je vas me foutre candidat.

Candidat pour la frime, comme de juste !

Hein, les camaros, voilà qui est entendu : les élections ont lieu le 16 avril, y a donc pas à tourner autour du pôt, s'agit de se grouiller dans les grands prix.

Que les bons bougres de Paris et de la banlieue, qui ont mon idée à la bonne se patinent et demandent des affiches dare-dare.

Qu'on se le dise, nom de dieu !

L'ENFOUISSEMENT DE FERRY

Ainsi que je l'ai dit la semaine dernière ça a été très gai. On aurait cru que c'était la continuation de la Mi-Carême.

Il ne manquait que les serpentins et les confetti. Qué malheur !

C'eut été rigouillard de voir la grosse baderne d'un général enrubannée de bandelettes.

En voyant défiler une trifouillée de dragons, armés de grandes perche plus d'un bon bougre les a pris pour le bataillon des gauléurs de noix, et s'est demandé ouisque on a dégotté ces beaux bâtons... qui feraient de chouettes cannes à pêche.

Ces bâtons, mes pauvres camaros, c'est des bambous du Tonkin, — c'est tout ce qu'on a récolté dans ce maudit pays.

Il était naturel qu'on les sorte pour l'enfouissement du Tonkinois.



Frasques de Raticions

A SAINT-DENIS

C'est espatrouillant comme la racaille noire prend de l'aplomb !

Elle est maintenant plus puissante qu'elle n'a jamais été et elle ne rate pas une occasion de le prouver.

C'est qu'aussi elle sent que les richards ont besoin d'elle pour mater le populo : au point, nom de dieu, que raticions et républicains sont maintenant associés et marchent la main dans la main. Les vieilles chamaileries sont foutues au rancard !

Aujourd'hui on se fait des mamours, demain on se passera des langues entre les doigts de pieds.

Pour bien prouver qu'ils se foutent carrément de la fiole du populo, les cléricouillards ont choisi Saint-Denis.

Mille dieux, un moment ça a manqué leur coûter chérot !

Heureusement pour eux, les roussins et les pandores de la République étaient là pour un coup : ils ont protégé les frocards en cognant ferme sur les bons bougres.

Voici de quoi il retournait : les raticions ont trouvé moyen de barbotter assez de pognon pour construire une nouvelle église à Saint-Denis. Comme s'il n'y a déjà pas assez d'ordures dans le pays !

La turne finie, les mômeries ont commencé. Pour bien prouver que l'intention était de narquer le populo, on fit venir un raticion qui a le chic pour agonir les prolos de sottises.

Dame, les bons bougres de Saint-Denis ne sont pas des poules mouillées : quand ils ont vu de quoi il retournait, la moutarde leur est montée au nez. Si bien que dimanche soir, quand l'abbé Lenfant, grimpé dans son égrugeoir, commença à dégobiller ses injures contre le populo, y eut un fouan des cinq cents diables.

En un clin d'œil, des engueulades et des coups de sifflets, on passait à un exercice plus matériel : les chaises dansèrent une terrible farandole, si bien qu'il y a eu quantité de types de mouchés.

Turellement, la police s'est amenée :

Et, turellement aussi, prenant parti contre le populo, elle a protégé les cléricafards.

Mille tonnerres, un bon point à quelques conseillers cipaux du patelin : ils ont fait le coup de poing de riche façon.

Autant je les ai dans le nez quand ils restent à bafouiller à la Volière municipale, autant je les gobe quand ils se souviennent qu'ils sont des prolos, et qu'ils mettent les pieds dans le plat.

* *

Ça n'a foutre pas été fini comme ça !

Le mardi soir, pour mieux faire la nique aux prolos de Saint-Denis, l'archevêque s'est amené de Paris pour bénir les crétiens empilés dans l'église.

Mince de précautions !

Pandores et roussins étaient sur pied ; on en avait fait radiner de partout, pour renforcer la police du pays. Pour éviter le chabonais on avait farci l'église de mouches en civil, qu'on avait mélangé avec les bigottes.

Et, foutre, n'entrait pas qui voulait ! Des gendarmes se tenaient à la porte et si on ne pouvait pas prouver sa qualité de jésuitard et d'empapaouté, on n'entrait pas.

Pendant tout le temps qu'ont duré les mo-

meries, le populo était bougrement tassé au dehors et ne décaissait pas de huer et de siffler.

A l'intérieur de l'église, ça schlingottait ferme, nom de dieu ! On se serait cru dans une succursale de la Compagnie Richer, tellement la calotte chiassait dans ses jupons.

Cré, mille bombes, les frocards ont pu se convaincre que s'ils n'avaient pas la protection des autorités, leur règne serait vite fini. Avec quel nerf on les enverrait dinguer !

C'est la sortie de l'archevêque que les bons bougres attendaient, afin de lui faire un brin de conduite, et de lui foutre quelques pommes pourries et quelques étrons de chiens sur le coin de la gueule.

Ils se sont tapés ! Le gros ratichon s'est fuité comme un foireux par une porte de derrière : un sapin escorté de quatre hirondelles de potence l'a reconduit à Paris.

Tous les quotidiens ont dit que cette fuite ressemblait au cortège d'un guillotiné.

C'est peut-être une répétition... Il est vrai que les gendarmes seraient de trop, car personne ne chercherait à enlever l'archevêque.



LES PROLOS DES ALLUMETTES

Mille dieux, voilà des bons bougres qui ont rudement de la solidarité !

Dès que la fabrique d'Aubervilliers a été en grève, toutes les autres de province ont cessé le turbin.

Si bien que les gros salopauds de la gouvernance qui faisaient les flambarde ont dû caner, et donner raison aux prolos des allumettes.

Oh, c'est une maigre victoire, nom de dieu ! Les quelques bricoles d'amélioration obtenues sont de la roupie de singe, comparé à ce que doivent exiger les gas.

Enfin, ça vaut toujours mieux que rien !

LES FILATEURS D'ANGERS

Voici la raison pour laquelle les prolos sont en grève : cette année le chanvre est tellement mauvais qu'ils ont bougrement de la peine à gagner vingt-cinq sous par jour.

Voyant ça, ils ont réclamé une augmentation :

Chez Bessonneau, un sale exploiteur à qui j'ai déjà eu l'occasion d'astiquer les fesses, les bonnes bougresses qui ont demandé de l'augmentation ont été réglées illico par le contre-maître.

Comme elles expliquaient leur situation à Bessonneau, le sale cochon leur a répondu qu'elles pouvaient bien faire comme dans le Nord, manger des patates. Pour ce qui est de l'augmentation, tout ce qu'il peut leur donner, c'est un centime par heure.

Infecte charogne ! C'est pas des patates, c'est des marrons qu'on te fera bouffer un de ces quatre matins.

LES MOULEURS DE DIJON

Un des plus sales bagnes de Dijon, c'est la fonderie des frères Mutin. Quels grippes-sous que cette trinité d'exploiteurs.

Ab, on-en raconte de belles sur leur compte ! Si je jaspais tout ce que m'ont écrit les camaros y aurait de quoi frémir.

Mais, je ne vas m'occuper que de la grève : y a beau temps que les Mutin réduisaient les salaires ; ils s'y prenaient en douceur opérant à petites doses.

Turellement, un moment est arrivé où ça a

cassé : Ne pouvant plus vivre, les mouleurs ont lâché le turbin. Tous les gas sont partis en chœur.

Deux sales bougres ont seuls lâchés les copains et se sont fait embaucher.

Comment finira la grève ? Je ne sais pas !

Toujours est-il que, quoi qu'il arrive, il se pourrait bien que les Mutin la paient plus cher qu'au marché.

En effet, il me revient que des prolos ont l'intention d'inaugurer un chouette système : à chaque roserie que leur fera le singe, ils lui rateront son turbin ; de sorte que pour dix sous qu'il leur aura filouté, ils lui feront perdre vingt balles.

Mince de blair que feront les Mutin !



Deux chouettes copains d'attaque, Meyrueis et Chappuliot, viennent d'être salés ferme, nom de dieu !

Les douze épicemards et ronds de cuir à trognes de potirons qui servaient de complices aux juges, leur ont collé une telle dose que les deux gas ont ramassé les travaux forcés à perpète.

Les marchands d'injustice leur reprochaient d'avoir le 22 septembre dernier, à Saint-Denis, exécuté à coups de poignards un petit pâtisier, Gustave Bisson, qu'ils avaient des tas de raisons pour le supposer être de la mouche.

Tonnerre de dieu, voilà qui devrait bougrement donner à réfléchir à toutes les vaches qui remuent la casserole, — soit pour le compte de la Tour pointue, soit pour le compte du ministère de l'intérieur.

C'est pas dur de se gaver aux frais de la gouvernance, sans en foutre une secousse. A expédier ses camaros en prison ou au bagne, on ne risque pas d'attraper des ampoules.

Mais, foutre, si ça se corse, s'il y a des mauvais coups à craindre, le métier va devenir malsain.

Hum, m'est avis qu'à la suite de l'exécution de Bisson, y aurait rien de drôle à ce que le recrutement de cette pestaille soit devenu un tantinet dur.

Les types qui acceptent d'être mouchards sont des sacrés lâches, nom de dieu ! Ils ont la flemme de décrocher leur pitance de manière ou d'autre, à la force du poignet, — pour lors ils acceptent de bouffer de l'ordure.

Et foutre, je dis bien ! M'est avis qu'à choisir, vaudrait encore mieux s'empiffrer d'étrons et de carne pourrie, que de s'enfiler des biftecks taillés dans la liberté des camaros livrés aux marchands d'injustice.

J'en reviens à Meyrueis et à Chappuliot : les deux gas se sont tenus, comme jamais dans le monde bourgeois, en dehors des anarchos, personne ne se tient.

Meyrueis n'avouant rien, ni à l'instruction, ni à la cour d'assises ; rivant le bec du chef du comptoir à tous coups, et avec ça fier et dédaigneux de sa vie, jouant sa peau crânement, sans barguigner.

Chappuliot, un peu faible pour lui-même, puisqu'il a pris au sérieux le juge instructeur qui se permettait de l'interroger, et a avoué avoir passé la corde au cou du salopaud qui avait dénoncé les copains du Havre.

Ah mais, Chappuliot changeait bougrement quand il s'agissait de son ami : il n'était plus le même, nom de dieu ! Les marchands d'injustice pouvaient le retourner dans tous les sens,

y avait plus plan de lui tirer les vers du nez. Pour ce qui le regardait personnellement il pouvait avoir la langue un peu longue, pour ce qui était de dire un mot sur son copain, il ne desserrait pas les lèvres.

Turellement, les enjuponnés n'aiment pas que les zigues d'attaque écrabouillent les vipères du genre du petit pâtisier. Aussi, les deux gas ont été salés ferme, nom de dieu !

Dans cette affaire, y a encore eu des Chappuliot, foutre !

C'est un tailleur, Hugot, avec qui Meyrueis et Chappuliot vivaient en frangins, qui a été raconter à la rousse tout ce que les deux copains avaient eu le tort de lui narrer. Un autre de leurs amis, Roussel, un garçon de café, a aussi remué la casserole ; mais le vrai dénonciateur c'est Hugot.

Tonnerre de brest, voilà ce qu'il en coûte d'être trop confiant, de raconter ses petites affaires !

Bondieu, c'est donc bien difficile de se coudre le bec, et de n'en pas laisser sortir une parole ?

Que le sort de Meyrueis et de Chappuliot fasse réfléchir les zigues d'attaque ! S'ils n'avaient pas bavassé, au lieu d'être en route pour la Nouvelle, ils seraient encore en liberté.



Fermez ça. — Mince de fouan à la Triperie sénatoriale, l'autre jour. Ces sales gâteux qui ont patachonné comme trente-six grues dans leur jeune âge, se mettent sur le tard à frimer les pères la pudeur.

C'est kif kif les vieilles putains : quand vient l'âge de la retraite elles se font bigottes.

Une des têtes de veau, la plus rance de la collection, nommée Béranger, a brailé contre l'immoralité, à propos d'un bal donné par des artisses.

Il paraît qu'à cette fête une petite femme, qui est modèle de son métier, et qui conséquemment a l'habitude de se fiche à poil dans les ateliers, sans penser à mal, eut la sacrée idée de se décoleter un rude brin pour la rigolale.

Entre artisses, ça ne tire pas à conséquence.

Mais voilà ! Les cornichons du Sénat en ont profité pour dégoûter contre le manque de mœurs.

Oh là là, ils feraient mieux de taire leurs gueules ! Ceux qui ont posé le plus pour la vertu, ont toujours été ceux qui en avaient le moins, — y a pas de raison pour que les têtes de veau du Sénat fassent exception à la règle !



Truc mariole. — Un riche fiston dijonnais me fait part d'une binaise rigouillante qu'il met en pratique le plus souvent qu'il peut. Voici :

Il recrute tous les vieux porte-monnaies et dès qu'il en a un, il y fourre un bout de papier sur lequel il a écrit d'un côté :

Vive l'Anarchie !

A bas les ventrus, nom de dieu !

On les bouffera.

Parfaitement !

De l'autre côté du papier, il colle une petite note pour que les bons bougres lisent le Père Peinard et les canetons rupins.

Ça fait, il sème le porte-braise.

Si c'est un ventru qui le ramasse, ça le fait renauder et il le rejette.

Si c'est un bon bougre, il comprend le mic-

mac et il doit le remettre plus loin, pour d'autres assurément.

Le copain assure que cette propagande réussit à tous coups.

On peut toujours en essayer, car elle ne coute pas cherot.



Autre truc. — Un frangin qui a le nez creux lui aussi, m'en jaspine une autre. C'est surtout aux garçons de café qu'il s'adresse :

« Pourquoi donc ne ramassent-ils pas tous les canards bourgeois que les clients oublient sur les tables des bistrotts et des gargottes de la haute ? Ça fait, ils iraient chez la marchande de journaux du coin et lui demanderaient gentiment de leur donner en place de ces torcheculs le *Père Peinard* ou la *Récolte*. Ils pourraient ainsi faire une distribution gratuite de bons canetons aux camaros qui sont bouchés à l'émeri. »



*Avec notre or, les calotins se grisent,
Vous vous plaignez, français vous avez tort
Et nos soldats baisent les pieds du pape, etc.*

C'est sur le déclin du règne de Badingue, après Aspromonte et Mentana, qu'on rengainait ce refrain. C'était le temps où les futurs opportunistes fabriquaient le programme de Belleville. Ces sacrés républicains paraissaient à bibi des gas francs d'allures : ils montraient le poing aux casernes et tournaient le cul à l'église.

Ce qu'ils en dégobillaient contre les raticheux, ah malheur ! S'ils ne voulaient pas les bistourner, kif-kif des agneaux de trois jours, ils ne parlaient de rien moins que de les couper en deux, comme il m'arrive de faire aux vipères d'un coup de serpe. Pareils à leurs papas de 93, ils juraient de serrer le kiki au dernier des tyrans, avec les tripes du dernier des prêtres.

Et plus tard, avec cette charogne de l'erry (que les asticots le digèrent en paix !) qu'on sacré bouzan n'ont-ils pas fait, — l'article 7, l'expulsion des jésuites, la laïcisation, et tout le bataclan anti-clérical.

Du battage que tout cela, foutre !

De la poudre de perlinpinpin jetée dans les yeux des bons bougres.

Les cochons gueulaient fort et ferme contre les sacs à charbon, uniquement pour qu'on ne braille pas trop après eux : ils poussaient le populo dans la Politique pour qu'il ne vienne pas à la Sociale.

Mais, vietdaze ! qui donc, à cette époque, aurait pu se fourrer dans la cabèche qu'un jour tout ce monde-là, calotins et républicains, seraient comme cul et chemise ?

Pas des masses, cré pétard ! Et pourtant, si espatrouillant que ça ait pu paraître, c'est tout de même arrivé.

Le pape s'est foutu républicain. Quand il est en voyage, Carnot pelote les curés ; l'andouillard va même à la messe, un cierge dans les pattes comme n'importe quelle vieille bigotte.

N'en soyez pas babas, les camarluches, quoique Sa Jean-Foutrierie soit un birbe qui avant d'être président de la Publique ait posé pour un libre-penseur de première bourre (et même je me suis laissé dire qu'il n'est pas baptisé, sauf avec de l'eau de morue), ça ne l'empêche pas de faire le marguillier à l'occasion.

L'autre jour, il a remplacé le bonnet d'âne

de deux salauds d'archevêques, (ceux de Tours et de Rouen, je crois), par un capel rouge de cardinal.

Pour ça faire, y a eu bougrement de flafas et de galipètes à l'église. Et comme y a pas de bonne fête sans gueuleton, cette carne de Carnot a invité ces chameaux et leur a payé un festin à chier partout. C'est lui qui invitait... mais, mille bombes, comme de coutume, c'est le populo, pauvre bête, qui a casqué.

Autre chose, bondieu, à l'occase de je ne sais quel anniversaire, les calotins viennent de faire à Rome une noce à tout casser, un carnaval qui laisse à mille kilomètres le carnaval de Venise.

Ils appellent ça, le jubilé du Saint-Père. Turrellement, ce vieux cochon de Saint-Père, le même qui, il y a deux ans, accoucha d'une encyclique sur la Question Sociale, reçoit des cadeaux : ça arrive de partout, comme vache qui pisse. En un rien de temps, il est radiné de Vienne un gros magot dont je ne sais plus le chiffre, et les messes se sont vendues au Vatican, où se perche le vieux bonze, quèque chose comme trente francs de plus que les actions du Panama.

Et ne croyez pas que seuls les cléricheux aient donné dans la chienlit : juifs et protestants, Rothschild, Luther et Voltaire ont planté leur pif entre les fesses Loyola.

C'est que, bondieu de bois, la vieille bicoque se lézarde bougrement, et, si le populo prend de la jugeotte, il aura vite fait de la chambarder.

Les jean-foutre sentent ça ! Ils savent aussi qu'il n'y a pas pareil aux bêtes noires pour nous foutre la caboche à l'envers, — à eux le pompon, comme abrutissoir de bons fieux.

C'est ce qui explique que toute l'engeance qui braillait : « le cléricanisme voilà l'ennemi ! » s'use les culottes aux genoux des frocards, — et Sadi n'est pas le dernier à la fête papale.

Ben oui, matin de sort, ne pouvant y aller lui-même, il a envoyé son ambassadeur, le comte Lefevre à la Bedaine, porter au pape des salamalecs, des boniments et deux vases de Sèvres.

Les quotidiens n'ont pas dit quels vases c'était, c'est dommage, pécaïré ! Ça devait être des goguenots, en prévision de la trouille qui pend aux fesses des curés et des richards.

L'ambassadeur de Sa Jean-Foutrierie a passé de la pommade au vieux mec Léon XIII, qui pour ne pas être en reste a caressé la bedaine à Lefevre et s'est dit plus républicain que la République.

Ça ne vous fait-il pas suer, les camaros, de voir où sont dégoulinés les farouches d'antan ?

Et ça vous donne-t-il bon appétit pour mordre à l'hameçon des socialos à la manque qui ont repris, à peu de chose près, la même ragougnasse des républicains d'avant 70 ?

Mille polochons, ce n'est pas ces rapapillotages entre républicains et cléricochons qui empêcheront le bakanal définitif.

Les rosses ne sont pas du tout bidards ! Quoi qu'ils disent ou qu'ils fassent, ça se tourne contre eux :

Ainsi, ils ont ouvert des écoles, croyant que ça ne tirait pas à conséquence. Les loufoques n'avaient pas vu que les chouettes flanches sont faites avec les mêmes lettres que leurs bouquins dégueulasses ; ils ont ainsi signé leur arrêt de mort.

Autre chose, ils ont inventé les explosifs, et voilà que les marmites des zigues d'attaque s'amuse à les foutre en marmelade, eux et leurs turnes.

Ils fichent à chaque gas un flingot dans les pattes, pour escoffier les prolos en grève, oubliant qu'ils ne sont pas à l'épreuve des balles. C'est kif-kif pour leur anti-cléricalisme !

Quand ils pissaient de cette guitare, c'était

pour la frime, mais les campluchards et les bons bougres des villes ont pris la chose au sérieux.

Les campluchards surtout, nom de dieu ! Ils ont bougrement les curés dans le nez, et au prochain coup de chien, ils n'auront pas la flemme pour chambarder les églises.

C'est comme ça, nom d'un foutre ! Depuis 15 à 20 ans ça a changé du tout au tout. La preuve en est dans les garces de processions des rogations qui vont bientôt s'amener.

Jadis, couquin de sort, le curé ramassait de la boustifaille pour son année, en chantant son *Terogamus audinos* (ce qui veut dire en français : *Moi la viande et toi les os*). Ce qu'il en pleuvait des provisions : des pois, des fèves, des œufs, des poulets, etc., etc... A chaque pas, fallait que la servante s'en retourne vider son panier.

Aujourd'hui, macarel, la tournée n'est pas fructueuse : le raticheux ramasse peau de balle et balai de crin.

Y a bien encore quèques pochetées qui se figurent que l'eau bénite et le mauvais latin font pousser le blé, mais y en a pas bézef, bonnes gens.

Aussi, les curés eux-mêmes ne veulent plus rien savoir. Celui de Janticot renonce aux processions.

Tout ça, c'est signe qu'on ouvre les quinquets ! Aujourd'hui c'est le cléricouillard qu'on envoie bouler avec perte et fracas :

Demain, ce sera la vache de percepteur qui se verra refuser les monacos, — les services de la gouvernance ne valant pas mieux que ceux de la putain de sainte mère l'Eglise.

Y en a qui en pincet pour la séparation de l'Eglise et de l'Etat... Le père Barbassou, au contraire, veut les amarrer plus étroitement, afin de faire d'une pierre deux coups en les culbutant l'un et l'autre dans cents pieds de merde.

Le père Barbassou.



CHANGER DE MAITRE, C'EST DE LA ROUPIE

Cherbourg. — Je reçois la babillarde suivante :

« Autrefois à l'arsenal, me jaspine le camaros, nous avions comme directeur un vilain merle, nommé Kom ; il nous matriculait comme des forçats et nous pourchassait comme des esclaves.

En même temps, comme sous-directeur, nous avions un nommé Eynaud, qui en qualité de sous-ordre ne pouvait rien dire, ni rien faire.

Aussi tous les ouvriers s'en allaient piallant : « Ah ! Si nous avions Eynaud à la place de Kom. »

Ah bien, nous l'avons aujourd'hui, le jean-fesse Eynaud ! Et c'est kif-kif bourriquoût, nous sommes aussi malmenés qu'avant.

Ainsi, pour te donner une idée du cochon, figures-toi, mon vieux Peinard, que d'habitude quand on avait bouloûté on reprenait le travail comme ça se fait partout.

« Eh mais, qu'a ruminé Eynaud, quand mes esclaves vont dîner, ils trottent comme des lapins, quand ils reviennent ils marchent pareil aux tortues. Pas de ça, foutre ! »

Alors, il a ordonné que les prolos doivent se trouver dorénavant au turbin à l'heure juste et on fait un appel pour pincer les retardataires.

Résultat : Autrefois les camaros perdaient peut-être bien cinq minutes pour venir au travail. Aujourd'hui, il faut perdre dix minutes pour faire l'appel.

" L'Etat n'y gagne rien, c'est nous autres les prolos qui gobons toute la sauce, on est emmerdés jusqu'à la gauche.

Et le cochon d'Eynaud jubile!

Tu vois, mon vieux Peinard, que Kom ou Eynaud c'est des salauds du même calibre.

Le plus triste, c'est qu'il y a encore pas mal de gas, parmi nous, assez pochetées pour se laisser prendre aux airs patelins de ce calotin d'Eynaud.

Je viens de dire qu'il est calotin. Oh là là! Imagine-toi qu'il n'a pas honte de se montrer aux processions avec un cierge dans les pattes.

Ça fait un cierge portant l'autre!

Malheur de malheur, y a bougrement à faire par ici pour décrasser les boyaux de la tête aux pauvres gars.

Un ouvrier du Port.

Mille tonnerres, le copain a raison! Les Kom ou les Eynaud c'est de la même farine!

Ohé, les gas, ne vous laissez donc pas tant monter le bobéchon! Souvenez-vous de la fable qu'on nous faisait rabacher quand nous allions à l'école et ouisque le bon bougre de La Fontaine dit: « Notre ennemi, c'est notre maître! »

QUELLE POCHETÉE, MOSSIEU LE MARE!

Un patelin qui a la déveine d'avoir pour chef de la Volière Municipale une belle rosse, c'est Reims.

Mossieu le mare ne considère son poste que comme une station: il fait des pieds et des pattes pour arriver à l'Aquarium, et aux prochaines élections il espère décrocher la timballe.

C'est une raison pour casser un brin de sucre sur son dos, histoire d'édifier les bons bougres qui coupent encore dans la votail'erie. Les actes actuels de ce gaillard leur prouveront qu'il n'essaiera même pas de beurrer un brin leurs épinars, — au contraire, nom de dieu!

D'abord, le type a un béguin pour Lozé; c'est dire qu'il est un féroce museleur de chiens. Il s'en félicite, car ça lui a valu une wilsonnienne.

Mais voilà, l'ambition le ronge, — pire qu'une mauvaise maladie!

Aussi, depuis belle lurette, il en perdait le boire et le manger. Quoi trouver? A force il s'est dit ceci: « On m'a décoré pour avoir muselé les cabots. Si j'inventais une muselière pour les anarchos, sûrement je monterais en grade. Ça ne ferait pas un pli! »

Pour lors, il accoucha d'une belle affiche blanche qu'un de ces derniers matins il fit coller sur les murs de la ville. En voici le résumé:

Au nom de la Publique française,

Nous, chef de la Volière municipale de Reims, arrêtons et décrétons ce qui suit:

A partir d'aujourd'hui, il est expressément défendu aux patrons de cafés-concerts, mas-troquets et caboulots, de laisser chanter dans leurs baraques, sans avoir, au préalable, porté le programme des chansons au Commissaire Central, qui biffera toutes celles ayant trait à la politique.

Vous saisissez le fourbi? Ce fourneautin a compris que les chansons des copains font une propagande des cinq cents diables. En effet, quand on se trouve avec des prolos qui ont le ciboulot encore crasseux, il est plus facile de leur faire gober une goualante qu'un pallas sur la question sociale.

Chaque chose vient à son temps!

Le plus eniquinant, c'est que les troquets ne rouspètent pas. C'est à croire que le jour où Mossieu le Mare leur commandera de se noyer dans leurs tonneaux, ils obéiront comme un seul homme. Les couillons se conforment à ce fourbi qui leur nuira bougrement, — tandis qu'il serait si simple d'envoyer paître le chef de la Volière!

Enfin, c'est leur affaire. Pour ce qui est des copains, ils ne se laissent pas piper si facilement. Voici leur coup: « Nous voulons bien venir boire chez vous, qu'ils vont dire aux bistrotts, mais à condition que vous vous laisserez chanter à notre fantasia. Sinon, bonsoir, on va aller chez le voisin... »

Y en a pas pour longtemps, avant que le maire se morde les pouces de ce qu'il a fait. L'alliance franco-russe a dû émoustiller son hanneton; le birbe s'est cru à Pétersbourg, tandis qu'il est tout bonnement à Reims.

On le lui a prouvé dimanche dernier, à la réunion en l'honneur du 18 Mars:

A cette occase, les socialos avaient eux aussi emmanché une réunion. Rapport à la date, les anarchos avaient été invités en frangins, et ils s'y étaient rendus, leur réunion n'ayant lieu que deux heures après.

Au local on se casse le nez sur un quart-d'œil qui dit obéir à des ordres supérieurs, si bien que le patron de l'établissement boucle le gaz et la réunion s'est terminée avant d'être commencée.

Les anarchos n'ont pas voulu se laisser couper la chique de même façon: quelques bons bougres allèrent à la salle de réunion et à l'heure convenue on ouvrit les portes.

Cré pétard, il rappliquait bougrement du populo, quand, crac! Un nouveau quart-d'œil s'amène. D'un air de casseur d'assiettes, il déclare aux fistons qu'il a ordre d'empêcher leur réunion.

Sans s'épater, on lui fait comprendre qu'on est décidés à se passer de sa permission, et, quoiqu'il se fut ceinturé le ventre pour avoir l'air plus décoratif, on commence la réunion illico.

Mille dieux, c'est-y que le commissaire était devenu anarcho subitement? Ou bien l'attitude des copains lui avait-elle produit l'effet d'une douche? Toujours est-il qu'il posa son cul sur une chaise et, jusqu'à la fin de la soirée, fut aussi sage qu'un roussin en pain d'épices. Quoique ça, il n'avait pas l'air à son aise: on aurait dit d'un animal à qui on ferait bouffer de la limaille de fer pour du macaroni.

En somme, riche journée pour la propagande, et l'affiche de mossieu le mare y a été pour un tantinet.

Une floppée de verriers, qui étaient venus d'un patelin voisin, sont repartis en jubilant du nerf des copains.

Et dame, les verriers, c'est des types qui s'y connaissent en énergie: on ne leur fera jamais prendre une poule mouillée pour un franc luron!

BAPTÊME D'UN QUART-D'ŒIL

Le maire de Doyet en pince bougrement pour le progrès. A preuve qu'il a fait cadeau à ses administrés, primo, d'un téléphone qui va de la mairie à la gendarmerie; deuxième d'un commissaire de police à dix-huit cents balles d'appointments.

Eh bien, les bons bougres du patelin renaudent, sont-ils difficiles à gouverner!

Ils trouvent dur de cracher par an dix-huit cents balles pour foutre la becquée à un quart d'œil et endurer ses mistouffes.

Tellement, nom de dieu, qu'ils ont prouvé par des arguments frappants, qu'ils n'ont pas cette pestaille à la bonne.

Un de ces soirs, trois prolos ayant sucé un glass de plus qu'à l'ordinaire, se chamaillaient avec un sacré bistrot qui refusait de leur fiche à téter. La dispute aurait été vivement apaisée si mossieu le commissaire n'était venu fourrer son pif dans la dispute.

Turellement, ça a été comme de l'huile sur le feu!

Oh, les trois fistons n'ont pas barguigné. En moins de temps que je ne le dis, ils l'ont foutu les quatre fers en l'air.

Du coup, fallait entendre le roussin hurler au secours! Si bien que toute la police, mossieu le mare en tête, a radiné dare dare.

Procès-verbal a été dressé contre les trois fistons.

Mais le plus écornifistibulisant, c'est qu'un bon bougre qui avait compté les coups en rigolant comme une petite baleine, n'a pu retenir sa jubilation en présence de mossieu le maire.

« Pan!... » Un pet bien sec, pas du tout brenneux, lui est sorti du boyau culier.

Péter devant les autorités dans l'exercice de leurs fonctions... Mince d'insulte!

Aussi le bon bougre s'est-il vu illico dresser procès-verbal.

Bast, ça lui servira de leçon: à la prochaine occase il ne se contentera pas de péter, — il cognera dur et ferme!

COMMISSAIRE ZÉLÉ

Décidément, le quart-d'œil de Calais veut se faire bien venir de la gouvernance. Il n'est pas satisfait d'avoir fait expulser Erkmann et il continue ses roseries.

Voici qu'il repique aux perquisitions: l'autre jour, il s'est amené avec ses roussins chez une huitaine de compagnons, a tout foutu sans dessus dessous et leur a râflé tout ce qu'il a pu dégoutter de journaux et de brochures.

A ce propos, que les copains ouvrent l'œil: il est imprudent de laisser traîner des correspondances, la moindre babillarde où il n'est question que de couillonades pouvant servir aux charognards de la gouvernance, tout au moins pour emmerder celui chez qui ils la trouvent et celui qui l'a envoyé.

Donc, le mieux est de foutre tous les papiers au feu, dès qu'on les a lus.

SALE VAUTOUR

Troyes. — Les proprios de Troyes ne sont pas d'une autre pâte que ceux d'ailleurs.

Y en a un surtout qui les dépasse tous en férocité. Il a tout à fait la gueule que le copain qui fait les images a dessiné y a trois semaines: gros, l'œil rond, l'air bête comme dix-huit cochons et la nature du tigre. En guise de cœur il doit avoir une pièce de cent sous... fausse!

C'est un nommé Billiotte que les bons bougres voyent constamment dans les rues en train de ruminer des mistouffes contre ses malheureux locatos. Il terrorise les vieilles bonnes femmes et les jeunes filles qui ont le malheur de lui devoir de l'argent.

Dernièrement il s'amenait à la piôte d'un de ses locataires, un maçon plus chargé d'années que de braise, escorté d'un huissier et d'un commissaire de police. Le prolo était absent, mais la racaille ne s'en préoccupa guère: la serrure fut crochetée, inventaire fut fait de tout le saint-frusquin et les salauds accouchèrent d'une *saisie conservatoire*, comme ils disent dans leur jargon.

Le lendemain, le pauvre vieux maçon reçut un torche-cul légal; ça lui fit un tel effet qu'il en fut malade.

Sacrée idée! Se foutre au plumard parce qu'un proprio vous fait des roseries. C'est pas fort. Je comprends qu'on soit en rage, et qu'on cherche à rendre la monnaie de sa pièce.

Y a tant de biais pour faire la nique à ces jean-fesse! S'il n'y a pas plan de déménager à la cloche de bois, on fait mieux, comme Mache-ma-Honte on dit: « J'y suis, j'y reste! » et on se fait loger à perpète par le vautour.

En attendant qu'on force ces charognes à donner leur démission, c'est toujours ça!

PUNI PAR SON ZÈLE

Que je ne lâche pas le patelin sans raconter l'histoire d'un contre-coup qui vient de crever des suites de ses crapuleries.

Le type était contre-coup à l'usine Manchauffée. Quand il entra dans la baraque il se mit à beugler qu'il y avait des réformes à faire, dans l'intérêt des patrons.

Mince de zèle, nom de dieu! On ne voyait que lui, fouinassant dans tous les coins, emmerdant les prolos comme pas un.

Cet hiver, il voulait [les empêcher d'aller, pendant les temps d'arrêt, prendre quelques poignées de chaleur près de la machine à vapeur.

« Je voudrais que ce feu vous brûle la gueule! » qu'il leur disait un jour.

Bougre de chameau, si l'usine n'avait pas été kif-kif une glacière, les pauvres bougres ne se seraient pas tassés autour de la machine.

Par exemple, je crois bien qu'il ne fut jamais plus joyeux que le jour où il fit supprimer un veilleur de nuit et un bec de gaz à l'usine de teinture.

Ce jour-là, Carnot n'était pas son cousin! Il en a subi les conséquences, nom de dieu.

La semaine dernière, toujours pour faire du zèle, il s'en alla à tâtons dans cet atelier — quelle salopise ruminait-il ?

Patastras ! Le voilà qui tombe dans le trou à charbon et s'abîme tellement la margoulette que deux heures après il tournait de l'œil.

On fit une souscription dans le bagne, pour mettre une couronne sur sa boîte à dominos. La récolte fut maigre ! La plupart des ouvriers ayant préféré garder leur galette pour acheter des oignons au marché, afin de pleurer leur contre-cou.

Ce qu'il est regretté, oh là là, c'est rien que de le dire !

Cré pétard, si tous les exploiters crevaient victimes de leurs vacheries, kif-kif l'animal en question, la graine en serait vite perdue.

PROLOS LÈCHE-CULS

Le Havre. — Les ouvriers des Forges et Chantiers de la Méditerranée se sont constitués en chambre syndicale, sous l'initiative de deux prolos, Moncellier et Auguel, qui, turlélement, sont devenus des grosses légumes de la syndicale. Y a actuellement à peu près 500 adhérents.

Les cotisations se montent à cinq sous par mois et doivent servir à aider les grévistes syndiqués.

Voilà t'y pas que, l'autre jour, les légumes du syndicat provoquent une réunion pour ériger une statue à Mazeline, un gros exploiteur qui a crevé... trop tard, malheureusement !

Les syndiqués n'ont pas coupé dans le pont, nom de dieu ! Y a eu un fouan du diable à la réunion et bon nombre de prolos se sont retirés. C'est tout juste si les deux birbes, qui avaient manigancé cette salopise, n'ont pas été foutus à la porte à coups de pieds au cul.

Et, ça se dit socialos, ces merles-là !

Heureusement, qu'aux ouvriers que ça dégoûte, les camaros peuvent répondre : « Nous, nous sommes anarchos, et nous ne voulons pas plus de membres du bureau que de dépotés. »

DANS LA SAVATE

Une sale poufiasse qui mériterait qu'on la passe à l'astiquage, c'est la Ménager. Cette toupie-là a un bagne de chaussures à **Beaufai-sur-Rilles**, dans l'Orne.

Pour donner une idée aux camaros de l'exploitation carabinée que subissent les bouffes qui travaillent pour elle, voici quelques prix : le sans talons, pour fillettes, est payé six sous la paire ; avec talons, 55 centimes, 65 et 75 ; le richelieu est payé 0 fr. 85, 1 fr. 05 et 1 fr. 25 ; le premier choix, 1 fr. 40 ; le richelieu pour hommes, 0 fr. 90.

Travaillant dans le bagne, y a à peu près de 50 à 60 prolos. Outre ceux-là, la chamelle en a une tapée qui travaillent au dehors.

Ceux du bagne font douze et quatorze heures par jour et le plus qu'ils arrivent à gagner dans leur semaine, c'est 13 ou 14 balles, plutôt moins que plus.

Les frangins qui massent chez eux, s'ils veulent arriver à faire leurs 18 francs par semaine, doivent commencer à travailler à 2 heures du matin et ne s'arrêter qu'à 8 heures du soir.

Et ce n'est foutre pas tout, mille bombes ! Outre cette infecte exploitation, la Ménager a inventé un truc pour payer ses ouvriers le moins souvent possible : ils attendent leur paye des sept et huit semaines.

Voici sa binaise : elle donne à l'ouvrier un livret estampillé qu'il présente aux débitants chez qui il va faire ses achats ; ceux-ci inscrivent leurs fournitures sur le livret, et ils sont remboursés à la paye.

Il arrive souvent que les dépenses des prolos dépassent leur gain. La patronne ne s'en plaint pas trop, ça lui est une garantie : les pauvres gas sont engrenés, et y a pas mèche qu'ils se dépêtrent des griffes de cette araignée.

Crédieu, les trous du cul qui jabottent que les femmes sont inférieures aux hommes peuvent voir par les rosseries de cette taupe qu'elles ne sont pas inférieures pour l'exploitation.

SALE ROUSSIN

Charleville. — Le copain qui vend le caneton, m'en jaspine une belle : l'autre samedi, comme d'habitude, il dépose le journal chez un commerçant, marchand de pipes et marchand de vins.

On échange quatre paroles : « A propos, je ne vous ai pas donné vos étrennes, voici une pipe, vous plait-elle ? »

— Parfaitement, fait le camaro, et il la fourre dans son sac. Ça faisant, il aperçoit dans le fond un petit flambeau sur papier, qu'il avait reçu de Londres : il le sort et le donne à ce bourgeois.

Jusque-là rien de mal, mais deux heures après, le copain se voit agriché par le brigadier de police, il est mené au poste et fouillé, jusque dans sa casquette et sa cravate. Tout ça, pour voir s'il n'avait pas des affiches vertes qu'il était accusé d'avoir distribuées.

On l'amène au Palais d'injustice, chez le procureur, à qui il a dit que, n'ayant qu'une seule affiche, il l'avait donnée à Mossieu Scheil, chez lui, la porte fermée, que, conséquemment il n'y avait pas de contravention.

Le jugeur a été forcé de comprendre la chose et il a relâché le copain. Tout de même, il est rien salaud le Scheil ! C'est-y un policier amateur ou est-il attaché à la boîte ?

Pour ce qui est de la pipe, le vendeur du caneton veut la bazarder pour trente-cinq sous, au profit des détenus.

Que celui qui tient à fumer une bouffarde de mouchard adresse le pognon à Thomassin, 12, rue Colette, Mézières.

LES

36 Malheurs d'un Magistrat

HISTOIRE

D'UN JUGEUR DANS LA DÉBINE

RACONTÉE EN CINQ SEC

IV

Le grand chambard (Suite)

Beauterrier avait bien la gueule de l'emploi, nom de dieu ! Quand aux capacités, il suffisait d'être complètement crétin, et chacun sait que rien ne ressemble plus à un crétin qu'un jugeur.

A l'Armée du Salut, comme chez tous les bondieusards, on s'occupe seulement d'une chose, c'est d'abrutir les bons bougres, en leur faisant avaler un tas de bourdes. C'est kif-kif les bouffe-galette. Seulement au lieu de dire au populo qu'il faut compter sur sa Jean-Foutrierie Carnot et toute la séquelle des dépotés, chez les bondieusards sa Jean-Foutrierie Carnot est remplacée par le père bon dieu et les dépotés par un tas de saints qui n'en finissent plus.

Au fond c'est toujours le même fourbi : un tas d'inventions pour empêcher les bons bougres de faire leurs affaires eux-mêmes.

A l'Armée du Salut, un des trucs consistait à recueillir quelques poivrots complètement loufoques. On les enrôle s'il y a moyen et on essaye de remplacer l'abrutissement alcoolique par l'abrutissement bondieusard. Alors, on fait des réunions publiques et les poivrots viennent raconter un petit boniment appris par cœur, où ils vantent les bienfaits de la religion.

En qualité de vieux jugeur, Beauterrier s'entendait à merveille pour débiter des blagues. Son petit truc allait assez bien, quand un jour le populo envoya dinguer tous les sa-laupistes en foutant le feu à leur boîte.

Décidément, la vie de Beauterrier commençait à devenir plus canulante qu'un boisseau de puces, et il songea à se supprimer. Ça aurait

(1) Voir le commencement depuis le n° 200.

été une belle action, mais comme l'animal n'était pas capable d'une belle action, si pe-tiote soit-elle, il se garda bien de faire la chose. Au surplus, ça l'aurait trop embêté de crever sans faire assassiner encore quelques bons bougres.

Justement, ceux-ci se rebiffaient plus que jamais. Les grosses légumes étaient sur le point de déclarer la guerre à l'Allemagne, espérant faire diversion ; mais les bons bougres des deux pays refusaient d'aller à la boucherie. Ceux de Paris s'organisaient déjà en Commune Anarchiste. La gouvernance s'était tirée des pattes à Versailles et les bouffe-galette discutaient le meilleur moyen de fermer la gueule au populo, quand, au beau mitan de la discussion, une marmite les foutit en fricassée.

Illico, un tas de couillons dirent qu'il fallait former un nouveau gouvernement, un bon cette fois-ci. Et des types, anciennement ennemis, déjà réconciliés devant l'assiette au beurre, se tenaient tout prêts. Il y en avait de toutes les couleurs, des connus et des inconnus, Bazile-Guesde, Camélinat, Paul Brousse, Tartempion, Béquenzingue, etc., etc. Ils s'installèrent à l'Hôtel-de-Ville pour dicter au populo ce qu'il devait faire.

Sous prétexte qu'ils étaient le gouvernement révolutionnaire, ils parlaient d'un tas de choses qu'ils ne connaissaient pas. Bazile proposait que l'Elysée soit déclaré « propriété collective » et que lui seul ait le droit d'y loger, mais en se contentant du titre de Chef de la Statistique.

(A suivre).



Voulez-vous tâter le pouls à la garce de société actuelle ?

Pour ça, un bon moyen est de s'appuyer la lecture de la *France sociale et politique*, un gros bouquin, qu'un riche bougre, Hamon, fait paraître tous les ans. Le dernier concerne 1891 (1).

C'est la défilade, au jour le jour, à la vapeur, sans presque pas de réflexions, des événements, grands et petiots. Y en a une montagne, nom de dieu !

Et ça vous fiche une sacrée impression ! On est épaté qu'une société où existent tant d'horreurs, de mistouffes et de douleurs, puisse durer seulement cinq minutes.

Eh oui, quand on revoit, à côté des fêtes et des bombances des richards, toutes les barbaries de la vie actuelle, on ne comprend pas que cette mangeuse d'homme qu'est la société bourgeoise n'ait pas encore reçu le coup du lapin.

Tonnerre, s'il y a encore des trous du cul qui nient la Question Sociale, pour les faire changer d'avis y a qu'à leur fourrer sous le blair le bouquin impartial d'Hamon.

Jules Jeannin vient de publier un petit livre, *Egoïsme et Misère* (2).

Rien à dire de toute la partie où il met en lumière la misère sociale, — à part que c'est dur à lire, car c'est pas écrit avec assez de simplicité.

Par exemple, pour ce qui est de la reconstitution de la société, merci, je ne tiens pas à vivre là-dedans ! Bondieu, y a une kyrielle de gouvernants à n'en plus finir : Comités de commune, de canton, d'arrondissement, de ceci,

(1) Savine, éditeur, 12, rue des Pyramides, le volume de 750 pages, 6 francs.

(2) Librairie Allemane, 51, rue Saint-Sauveur, le volume, 2 francs.

de cela... Brouf! C'est kif-kif ce que nous avons, à part les noms.

Pour vous donner une idée de la chose, voici ce que dit Jeannin à propos des armées permanentes, qui seraient remplacées par des milices: « En vue d'une mobilisation générale, seul le Comité national pourrait nommer les chefs généraux de la défense nationale... » et il conclut que de cette façon « nous n'aurions que des chefs aimés, dévoués... »

Nom de dieu, voilà une conclusion qui s'amène comme des cheveux sur de la soupe! Pour ce qui est de moi je ne vois guère de différence entre les ministres actuels et ce fameux *Comité national*.

Sacrés fabricateurs de sociétés idéales! Puisque c'est du rêve que vous faites, c'est donc bien difficile de rêver autre chose qu'un pitoyable démarquage du vomissement actuel?

Sachez donc que, le moment venu, le populo transformera la société sans s'occuper de vos plans et qu'il trouvera le joint pour faire du neuf.

Les *Chansons bretonnes*, de Gabriel Fabre, que l'éditeur Tellier vient de mettre en vente, sortent du commun.

Ce n'est pas savantasse. C'est inspiré des vieilles chansons populaires et ça a bougrement de l'allure.

Très chic, ce qu'a fait Gabriel Fabre! Il s'est dit que les vieux airs du populo ne sont pas si mouches qu'on le croit: il les a repris pour son compte, y a ajouté du sien, et a produit quelque chose de rupinskoff.

Bon dieu, quelle chiée de placards, y a eu tous ces temps derniers!

Y en a eu pour le moins une bonne demi-douzaine: pour n'en citer que quelques-uns: le *Message au Peuple*, signé de Carnot: un manifeste des soldats anarchos; un placard sur le 18 mars.

Tous ont été affichés un peu partout, ont été lus et approuvés par le populo et déchirés par les roussins.

Dame, c'est ces bourriques qui sont à resaut! Depuis deux mois, ils ne vivent quasiment plus: à peine ont-ils raclé une affiche que, pouf! faut repiquer au truc: à un autre coin y en a une nouvelle de placadée.

Ils en verront bien d'autres, nom de dieu!

A Buenos-Ayres, dans la République Argentine, paraît, depuis deux mois, *La Liberté* (Casilla Correo, n° 1298) en langue française, un canard anarcho qui n'a pas froid aux yeux et qui fait du bon turbin dans le pays.

COMMUNICATIONS

PARIS

Elections municipales de Paris. — Les copains et les groupes de Paris et de la banlieue qui désirent des affiches du *Père Peinard au Populo*, sont priés de le faire savoir au plus vite, à la turne, 4 bis, rue d'Orsel.

Les affiches seront du format habituel.

— Les copains désireux de prouver leur solidarité envers les familles des copains détenus pour avoir revendiqué nos idées humanitaires, prient les camarades de bien vouloir prêter leur concours à la Soirée Familiale organisée chez Georget, 38, rue Aumaire, le dimanche, 2 avril 1893.

Chants, poésies et grande tombola.

Théâtre d'Art Social (siège, 5, impasse de Béarn). — Réunion le samedi 1^{er} avril, à 9 heures, salle Georget, rue Aumaire, 38.

Ordre du jour: Organisation des prochains spectacles.

— Les anarchistes des 11^e, 12^e et 20^e et de la banlieue de l'Est, samedi 1^{er} avril, à 8 h. 1/2, salle Périn, 144, boulevard de Charonne.

Le serrurier Bligny, de Montreuil, est spécialement convoqué.

— Groupe des travailleurs Communistes-Anarchistes du XII^e, les Egaux des XI^e, XII^e et XX^e et le groupe abstentionniste de Montreuil.

Dimanche 2 avril, à 2 heures, salle Binet, 14, rue Erard, au premier.

Lecture d'un manifeste abstentionniste.

— 19^e arrondissement: Réunion publique le samedi 1^{er} avril, à 8 h. 1/2 du soir, salle Andonis, 122, rue de Flandre, organisée par des candidats du Pont-de-Flandre et de la Villette.

Ordre du jour: 1. Les élections municipales; 2. Où nous conduira l'Anarchie; 3. Grève des électeurs et des locataires.

Entrée, 4 sous.

— Le Groupe du XVIII^e arrondissement se réunira tous les vendredis, chez Boudinot, 96, rue des Martyrs, au premier, (coin de la rue Marie-Antoinette).

Roubaix. — Tous les copains sont invités à assister à la réunion qui aura lieu le dimanche 9 avril, au local, 144, rue d'Inkermann.

Ordre du jour: 1^o Les élections législatives; 2^o Causerie par un compagnon.

— Le *Père Peinard* et la *Révolution* sont criés et portés à domicile par le compagnon Appanel, 18, rue Magenta.

Lyon. — Les camarades viennent de faire reproduire la photographie de Ravachol qu'ils mettent en vente, au profit de la propagande, au prix de 0.50 cent.

On peut adresser les commandes au compagnon Paris, 140, rue Pierre Corneille, Lyon.

Montauban. — Les copains viennent de fonder le groupe les *Résolus*; les lecteurs du *Père Peinard* qui voudraient se voir et se grouper n'ont qu'à aller trouver le copain Martenot, 6, rue du Collège, Montauban.

Nouzon. — Réunion du groupe les *Déshérités*, dimanche 2, à 3 h. du soir, Comptoir Nouzonnais, rue Chanzy. Urgence.

Charleville. — Réunion du groupe des *Sans-Patrie*, dimanche 2, à 4 h. du soir, à la Belle-Vue du Nord, café de la Gaité.

Ordre du jour: Formation d'un 2^e groupe. — Organisation de conférences dans les villages.

Roanne. — Les camarades sont invités à la soirée familiale qui aura lieu samedi 1^{er} avril, à 8 h. du soir, chez Genette, route de Paris.

Ordre du jour: 1. Question de la vente des journaux le *Père Peinard* et la *Révolution*; 2. Faits divers.

Saint-Chamond. — Le groupe les *Amis de Ravachol* se réunit tous les dimanches matins, poste R. Causerie par un compagnon. Tous les camarades sont invités. — A partir du 9 avril, on fera une promenade familiale tous les dimanches soir. Le but en sera décidé à la réunion du groupe, le matin.

Les camarades qui disposeraient de brochures et de journaux pour aider à la formation de la bibliothèque du groupe, sont priés de les adresser au camarade Garinaud, François, 26, place de la Liberté, St-Chamond, Loire.

Saint-Ouen. — Réunion du groupe *l'Avenir social*, tous les samedis, 6, avenue des Batignolles, aux Bosquets-Fleuris.

Tous les copains de la banlieue sont invités.

Limoges. — Les lecteurs du *Père Peinard* qui désirent assister aux causeries du samedi doivent s'adresser à Beaugiron, Chemin du Petit-Tour, 4.

Argenteuil. — Réunion du groupe tous les samedis soir, à 8 h. 1/2, chez Chabert, marchand de vins, 24, rue du Port.

Nantes. — Les copains se réunissent tous les dimanches après-midi, place du Bouffay, chez Mme Moran.

Brest. — Le *Père Peinard* est crié dans les rues. En vente chez Guerenneur, 2, rue Grave-ran, et Demeule, 135 bis, rue de la Vierge.

Beaune. — Le groupe les *Niveleurs*, réunions hebdomadaires, au local convenu.

— Le *Père Peinard* est crié dans les rues par Peiffer.

Amiens. — Réunion des anarchistes chez Lévêque, 64, faubourg de la Hotoie, à 5 heures du soir, tous les premiers et troisièmes dimanches de chaque mois; conférences, chants et poésies.

Toulouse. — Les journaux et brochures anarchistes sont en vente chez le compagnon Narcisse rue Maurice-Fort, 4, Amidonniers.

Saint-Nazaire. — Réunion des copains tous les dimanches après-midi, au restaurant Bertroux, rue de Nantes, en face la gare.

Les copains qui désirent des brochures, des chansons, etc., n'ont qu'à s'adresser à Guillaume.

Marseille. — Un groupe de compagnons vient de faire paraître un recueil de chansons sur feuille volante. Les compagnons ou groupes qui en désireraient sont priés d'en faire la demande au Compagnon Maurice Manuel, allée des Capucines, 69, Bar Flory, à raison de: pour une 0 fr. 10, pour 25, 1.50, et pour 100, 5 fr. Les camarades qui auraient des chansons peu connues sont priés de les envoyer à la même adresse.

Saint-Denis. — Réunion des copains tous les samedis, à 8 h. 1/2, chez Godfrin, 428, avenue de Paris. Tous les copains de la banlieue et les lecteurs du *Père Peinard* sont invités.

Cherbourg. — Les groupes et les compagnons qui pourraient disposer de brochures, journaux, etc., pour la propagande, sont priés d'en adresser à Guyard, 29, rue Notre-Dame, Cherbourg.

Blois. — Le groupe des *Toujours prêts!* se réunit toutes les semaines; il invite les ouvriers désireux d'un meilleur avenir à ses réunions pour discuter les théories sociales.

Le *Père Peinard* est vendu et porté à domicile par Colas Philippe, rue Chemonton, n° 3.

Chalons. — Le groupe les *Sangliers de la Marne*, réunion le 2 avril, 1, rue Chambray, près du cours d'Ormesson, à 7 h. 1/2 du soir.

Tous les révolutionnaires sont invités.

Lauze, qui a promis de venir déposer au procès de Francis, est prié de donner signe de vie à M. Desplas, avocat, 20, rue de la Reynie, Paris.

PETITE POSTE

M. Tour-du-Pin — K. Postdam — C. Blois — D. Epinal — D. Lens — D. Alger — X. Alger — D. Bruxelles — L. Genève — C. Thizy — D. New-York — G. St-Nazaire — B. La Bourine — B. Mustapha — T. Mézières — P. Roanne — D. Hénin-Liétard — J. Troyes — G. Villeneuve — G. Brest — F. Reims — P. Chalon — A. Damery — C. Blois — A. Rubaix — L. Montceaux-les-Mines — P. Commeny — M. Nantes — P. Angers — H. Desvres — B. Limoges, 2 fois.

Reçu galette, merci.

— Martenot, à Montauban, désire savoir si Hénin a reçu sa lettre à Clermont-Ferrand.

— B. *La Seyne*: distribue les invendus.

— Ne plus rien envoyer à Tanton, St-Quentin, jusqu'à nouvel avis de sa part.

— Un prolo de 19 ans, Clermont: Tes réflexions sont trop générales. Ce que tu devrais noter et envoyer, ce sont les faits qui s'accomplissent autour de toi, soit d'exploitation abominable de la part des patrons, soit de révolte de la part des prolos.

— J. *au Kosmos*: Reçu ta lettre; les faits ont été racontés à peu de choses près, tels que tu les donne.

— J. M. L. *Alger*: reçu ta lettre, envoie.

— Pour la *Compagne de Francis*: reçu 1 fr. des copains de St-Nazaire par B.

Les abonnés et correspondants sont priés d'envoyer leur galette en mandats, de préférence aux timbres qui s'égarent en route très facilement.

Lettres et mandats doivent être adressés:

A l'Administrateur du Père Peinard.

L'Imprimeur-Gérant: DELALE

Imprimerie spéciale du *Père Peinard*
4 bis, rue d'Orsel, Paris

PUDEUR BOURGEOISE



— « Ce nu ne vous fait pas rougir, mossieu le Sénateur ?
— « Non, Pierrot, car c'est du nu malheureux.
— « C'est précisément celui-là qu'il faut couvrir, vieille tourte !! »